

D'ELLE-MEME, LA TERRE

« Est-ce que mon peigne est à sa place ? Il devrait être sur la petite étagère, normalement, si vous pouvez aller voir ?

» Et l'eau de Cologne ? Ils m'ont dit qu'elle n'était pas perdue mais je ne la vois pas...

» Elle y est aussi ? Oui ?

» Ah.

» Je suis perdue.

» Pourquoi ils m'ont mise là ?

» Je suis où là ?

» Pourriez-vous m'emmener ? Il faut que je rentre, je ne vois pas pourquoi je resterais ici maintenant. Vous pouvez peut-être aller leur dire que vous me ramenez chez moi ? »

C'était notre première rencontre. Votre lit était tiré à quatre épingles. Vos bras pleins d'hématomes figés sur le dessus des draps, votre tête sur l'oreiller immobile, votre voix affolée. Je suis allée chercher une infirmière pour qu'elle vous redise pourquoi vous étiez ici, et que je l'entende aussi, moi.

Quand elle est partie, muette vous m'avez regardée, et je vous ai redit les choses autrement, doucement, en prenant tout le temps. Vous m'avez regardée encore, j'ai pensé que vous alliez vous endormir, et vous avez dit : « Vous sortez du ventre de la terre et vous me remettez sur terre. »

Ce mot de « terre » et ce mot de « ventre », je les avais beaucoup fréquentés, ils auraient dû me préparer. « Terre », d'abord. Dans l'évangile de Marc, j'avais vu la semence devenir épi, que le Semeur dorme ou bien qu'il veille. Ce prodigieux écart entre la semence pauvre déposée en terre et l'abondant épi plein, cette fécondité invraisemblable, indevinable, qui traverse ma vie à moi aussi, ne me doit rien et c'est au loin de mes yeux qu'elle s'initie. Le texte reprend comme un mantra : « D'elle-même, la terre... » « D'elle-même la terre... » Et moi je dors, et moi je veille, mon sommeil vaut et ma veille vaut, et « la terre, d'elle-même ». Je ne sais comment.

« Ventre », ensuite. Le deuxième livre des Maccabées nous donne à connaître une femme qui voit ses sept fils mourir sous la torture un à un. Elle non plus, elle ne « sait pas comment ». Elle ne sait pas comment la vie de ses fils est venue en son ventre et c'est ce « je ne sais pas comment » qui est l'engrais de son espoir ; ce souffle de vie qui les a suscités et qui n'est pas issu de sa propre gorge, dont elle n'est pas le maître, pourrait bien poursuivre sa route ailleurs, encore, elle ne sait comment, neuf à nouveau. Alors elle fait son travail d'humaine, leur parle avec la langue qu'elle connaît, celle « de ses ancêtres » (2 Maccabées 7,21), la langue de la longue solidarité des humains. Et elle laisse au Créateur la langue de l'éternité.

« Je ne sais comment ». Loin de mes yeux la vie est en train de naître. Dans les entrailles de la terre.

Trois de nos rencontres ont été consacrées entièrement à vous redire ce que j'avais entendu, que vous étiez tombée, chez vous, que votre voisine ne vous voyant plus avait appelé les pompiers, que vous aviez des soins à recevoir et quelques radios encore à passer.

Trois rencontres. Vous accrochiez votre regard au mien et buviez mes paroles, j'avais cette impression que vous grimpez une interminable falaise et que je vous assurais d'en bas, vous me faisiez préciser et redire, nous faisons le tour de vos affaires tout était bien là, vous me faisiez confiance, et dès le lendemain nous reprenions tout au début : « Qu'est-ce que je fais ici ? Je suis perdue. On est où là ? »

Malgré les apparences, vous n'aviez pas dévissé au pied de la falaise et si les questions étaient les mêmes, votre voix était plus tranquille, plus pleine, moins précipitée. Vous me reconnaissiez à chaque fois, peut-être pas mon nom, peut-être pas ma fonction, mais moi, oui. Mon arrivée vous causait un soulagement visible, comme si vous n'aviez fait que m'attendre depuis la veille et que vous saviez, vous saviez bien que j'allais vous dire tout ce que vous aviez besoin d'entendre et que nous allions prendre le temps. Vous m'aviez formée à vous rencontrer désormais et j'arrivais moi-même beaucoup plus paisible, prête à tricoter avec vous notre rituel dans l'ordre, de paroles et de gestes, ayant gagné en connivence avec vos choses et apprivoisé l'espace autour de votre corps.

Le quatrième jour, je suis venue auprès de vous, heureuse d'avance de pouvoir vous aider une fois encore, de déballer une fois encore ma valise à paroles et d'en mettre un peu partout, là où vous disiez, pour rendre cet espace habitable. Heureuse de notre alliance, heureuse que vous y puisiez de quoi faire de petites provisions de confiance pour traverser le *no man's land* dans lequel votre chute vous avait égarée. Pour traverser jusqu'à demain.

Mais ce quatrième jour, l'inquiétude avait complètement déserté votre voix. Votre regard tenait seul son propre aplomb et le mien d'un coup était libre et je regardais la pièce où le soleil entrait comme pour la première fois et où flottait comme un sourire. Je suis revenue à vous et vous m'avez pris la main tranquillement.

Nous avons fait connaissance.

Vous étiez agrégée de lettres et pour me raconter votre vie vous inventiez souvent des mots. « J'aime cela, inventer des mots. Je l'ai toujours fait. Il y a des choses que je ne sais pas dire autrement. »

Vous m'avez dit aussi : « Je vois les gens beaux. » Et dans le soleil de la chambre il y eut ensuite un long silence.

« D'elle-même, la terre... »